

—Que n'importe ! s'écria l'ancien commerçant avec un grand geste. Je n'ai pas besoin de cet héritage ! Avec mes dix mille livres de rente j'ai vécu jusqu'ici heureux et tranquille, il ne m'en faut pas plus pour satisfaire mes besoins qui ne sont pas bien exigeants. Je n'en demande pas davantage. Je n'ai pas de goûts luxueux. Cela me suffit parfaitement.

—Fort bien, répliqua M. Charrier ; mais permettez-moi de vous faire remarquer, monsieur, que vous n'êtes pas seul. Vous avez une fille. Serait-ce agir en bon père que de la priver de cette fortune qui doit lui revenir un jour ?

Cet argument frappait d'autant plus juste que M. Dalmon adorait sa fille. Aussi il ne sut que répondre. et son agitation ne fit que redoubler.

—C'est vrai, répétait-il, il y a ma fille, je ne puis agir en égoïste.

A ce moment, la porte du salon s'ouvrit et le joli visage de Jeanne se montra dans l'entrebâillement. Elle avait entendu du bruit, des éclats de voix. Un peu inquiète, elle accourait voir ce qui se passait.

—Entrez, mademoiselle, lui dit M. Charrier, venez m'aider à convaincre monsieur votre père.

Jeanne s'avança et l'agent d'affaires lui expliqua en quelques mots ce dont il s'agissait.

—Il ne m'appartient pas, répondit-elle, de donner des conseils à mon père ; il agira comme il le jugera à propos. Ce qu'il fera sera bien fait.

—Cependant, interrogea M. Dalmon, quel est ton avis, ma chère enfant ? Ce voyage, après tout, d'autres l'ont fait.

Jeanne hésita un instant :

—Il me semble, dit-elle ensuite, qu'il serait regrettable de laisser échapper cette fortune. Nous n'en avons pas besoin ; cela est vrai, mais il faut songer, père, à tout le bien qu'elle te permettra de faire autour de nous. D'ailleurs, un voyage en Australie n'est pas si effrayant !...

—Pas le moins du monde, appuya M. Charrier avec vivacité, maintenant, il ne faut pas plus d'un mois pour aller à Sydney, et le service est fait par de superbes paquebots où l'on trouve tout le confort désirable... Quant aux dépenses vous n'avez pas à vous en préoccuper : cela me regarde et entre dans les frais. De plus, je mets à votre disposition pour vous accompagner un de mes commis qui a beaucoup voyagé. Il a même séjourné quelque temps en Australie ; il parle parfaitement l'anglais et vous sera d'une grande utilité... Voyons ! monsieur, tout cela ne vous décide-t-il pas ?

M. Dalmon restait dans la plus grande perplexité. Il éprouvait toujours une certaine appréhension à l'idée d'entreprendre un si lointain voyage, lui dont les habitudes étaient si casanières. D'un autre côté, il était obligé de reconnaître que la nécessité de ce voyage s'imposait s'il voulait réaliser son héritage. Il essaya d'une dernière objection.

—Mais toi, mon enfant, dit-il, que deviendrais-tu pendant tout le temps que je resterais absent ? Tu ne peux demeurer seule avec Geneviève... Je mourrais d'inquiétude.

—Comment, mon père, s'écria Jeanne avec reproche, tu songerais à me laisser seule ici ?

—Alors, fit M. Dalmon abasourdi, tu voudrais donc t'embarquer avec moi ?

—N'est-ce pas tout naturel ? j'espère bien que tu me permettras de t'accompagner, je ne te laisserai pas partir sans moi.

—Mais pense-y donc, ma chère Jeanne, c'est un voyage à l'autre bout du monde ! Un mois sur mer ! Cela ne t'effraie pas ? Tu ne redoutes pas la fatigue ?

—Nullement, je t'assure. Au lieu d'aller en Australie, il n'y aura rien de changé à nos projets. Le voyage sera plus long, voilà tout, conclut-elle en riant.

—Bravo, mademoiselle, intervint M. Charrier, voilà qui est parler. Je crois que maintenant, monsieur votre père n'aura plus aucune raison de refuser de partir.

M. Dalmon baissa la tête d'un air résigné.

—Soit ! fit-il tout à coup en se redressant ; je ne

veux pas me montrer moins courageux que ma fille. Quand partons-nous ?... A quelle date le prochain paquebot ?

M. Charrier se hâta de répondre :

—Le paquebot des Messageries maritimes *Le Polynésien* part de Marseille dans huit jours, à destination de la Nouvelle-Calédonie, avec escale à Sydney. Il suffira que vous quittiez Paris l'avant-veille de son départ, par l'express du soir. Ne vous inquiétez de rien ; je ferai toutes les démarches nécessaires. Quand vous arriverez à bord, vous n'aurez qu'à vous installer dans vos cabines, retenues à l'avance. Cela vous convient-il ainsi ?

—Il le faut bien, répondit M. Dalmon d'un air résigné. C'est égal, si l'on m'avait dit ce matin que je partirais dans huit jours pour l'Australie, j'aurais bien parié que non, avec la certitude de gagner mon pari !

—Alors, c'est entendu, reprit M. Charrier en se levant et sans répondre davantage aux doléances de M. Dalmon, vous partirez par *Le Polynésien*, je retiens vos places.

Il ajouta, tandis que M. Dalmon le reconduisait :

—Demain je viendrai vous remettre la somme nécessaire pour le voyage, je profiterai de l'occasion pour vous présenter M. Reynard, le commis dont je vous ai parlé et qui vous accompagnera.

III

A BORD DU POLYNÉSIEN

Huit jours après, M. Dalmon et sa fille prenaient passage à Marseille, sur le paquebot *Le Polynésien*, où leurs bagages avaient été embarqués dès la veille.

Deux personnes les accompagnaient.

L'une était la vieille Geneviève. Très attachée à Jeanne qu'elle avait vu naître, elle avait tellement supplié pour suivre sa jeune maîtresse que M. Dalmon avait fini par consentir à l'emmener. Ce qui ne l'empêchait pas de bougonner continuellement en disant que c'était de la folie d'entreprendre un voyage semblable.

—Ah ! non, ça n'est pas elle, bien sûr, qui aurait consenti à partir pour l'Australie afin d'avoir un héritage qui peut-être n'existait pas. En Australie ! D'abord où ça se trouvait ce pays-là ? Était-ce un vrai pays ? Elle n'en reviendrait pas sans doute, mais il ne serait pas dit qu'elle abandonnerait ses maîtres.

La seconde personne était ce commis de M. Charrier, nommé Reynard, que l'agent d'affaires avait mis à la disposition des voyageurs pour leur servir d'interprète et de cicerone.

C'était un homme de trente-cinq ans environ, d'apparence vigoureuse, à la tournure assez élégante, et dont la conversation dénotait une instruction étendue.

Malgré cela, sa physionomie cauteleuse, sournoise, son ton doucereux, son regard oblique et fuyant rendaient son abord peu sympathique. Telle était du moins l'impression première qu'il avait produite sur M. Dalmon et Jeanne, et cette impression avait été si forte que M. Dalmon crut devoir en faire part à l'agent d'affaires.

—Oui, en effet, répondit M. Charrier, sa physionomie ne prévient pas en sa faveur, je le reconnais. Mais vous auriez tort d'ajouter foi à ces apparences. Reynard est, je vous l'affirme, un honnête garçon. Vous pouvez avoir toute confiance en lui. Son concours, vous le verrez, sera très précieux. Il est débrouillard, intelligent et honnête.

Devant de telles assurances, M. Dalmon n'insista pas davantage.

Reynard, du reste, comme s'il eût deviné le mauvais effet qu'il avait produit sur ses compagnons de voyage, semblait avoir pris à tâche de faire modifier leurs sentiments à son égard. Il se montrait envers eux d'une amabilité et d'une complaisance inépuisables. Il s'appliquait à leur épargner les moindres soucis du voyage, il s'acquittait de sa mission avec

une telle intelligence et un si grand zèle que leurs préventions ne devaient pas tarder à se dissiper.

Le Polynésien partit par un temps splendide. Pas un nuage ne ternissait l'azur profond du ciel. La surface de la mer brillante sous le radieux soleil de juillet, était unie et tranquille comme celle d'un lac.

Malgré l'émotion dont ils ne pouvaient se défendre en voyant la terre de France s'effacer peu à peu à l'horizon, M. Dalmon et sa fille n'avaient aucune inquiétude. Un voyage commencé en d'aussi favorables auspices ne pouvait, pensaient-ils, n'avoir qu'une heureuse issue.

La traversée de la Méditerranée ne fut qu'une charmante promenade. En six jours, *Le Polynésien* gagna Port-Saïd ; puis, après une courte relâche, il s'engagea dans le canal de Suez. Jeanne et son père, grâce aux excellentes conditions dans lesquelles on avait navigué jusque-là, grâce aussi au confort dont on jouissait sur le paquebot, s'étaient rapidement accoutumés à la vie du bord. Geneviève elle-même, logée dans une cabine de seconde, avait peu souffert du mal de mer et elle était presque de bonne humeur.

Le père et la fille passaient la plus grande partie de leur temps sur le pont, contemplant le spectacle, si nouveau pour eux, de la mer toujours changeante et des navires rencontrés sur leur route, en écoutant les explications données par Reynard sur les différents pays qui s'offraient tour à tour à leurs regards : la Corse et la Sardaigne, l'Italie, la Sicile, l'île de Crète, enfin l'Égypte.

M. Dalmon ne regrettait plus d'avoir entrepris ce voyage qui l'avait d'abord si fort épouvanté.

Mais, lorsque *Le Polynésien* fut entré dans la mer Rouge, tout changea subitement.

La température est toujours très élevée en cet endroit ; cependant jamais, de mémoire de matelot, la température n'y avait été aussi étouffante.

Le Polynésien semblait s'avancer au milieu d'une atmosphère de feu.

Plusieurs passagers et même des hommes de l'équipage tombèrent sérieusement malades. De ce nombre fut M. Dalmon. Jeanne le soigna avec une touchante sollicitude, bien qu'elle souffrait elle-même beaucoup.

Quant à Geneviève, après avoir longtemps lutté, elle était tombée dans un tel état de prostration qu'on ne pouvait en aucune façon compter sur son aide.

Heureusement le terme de cette situation critique approchait. Le commandant du paquebot faisait pousser les feux le plus possible. Bientôt l'on franchit le détroit de Bab-el-Mandeb.

Quelques heures plus tard, *Le Polynésien* mouillait en rade d'Aden, dont tous les passagers saluèrent la vue par des cris de joie. Ils pouvaient, en effet, regarder leurs souffrances comme terminées.

Après avoir fait le plein de ses soutes, *Le Polynésien* quitta Aden, se dirigeant vers Mahé, sur la côte de l'Indoustan, où il devait touché avant de se rendre en Australie. La chaleur restait toujours très forte, mais, tempérée par la brise du large, elle était aisément supportable. On respirait un air pur et non plus du sable.

Aussi l'animation reprit-elle promptement à bord, et M. Dalmon, de mêmes que tous les autres malades, ne tarda pas à se trouver complètement rétabli.

Au nombre des passagers du *Polynésien*, se trouvaient deux jeunes gens que l'on aurait pu prendre pour deux frères tant ils avaient, sinon les mêmes traits, du moins la même expression et les mêmes allures.

L'un se nommait Julien Marty. Il était enseigne de vaisseau ; l'autre, était le Dr Doinet, attaché au Muséum de Paris. Ils allaient en Australie, chargés d'une mission scientifique par le gouvernement français.

On ne connaissait ces détails que par le commissaire du bord, car les deux jeunes gens, bien que d'une exquise politesse envers tout le monde, causaient fort peu avec les autres passagers. A peine avaient-ils échangé quelques paroles banales avec M. Dalmon et Jeanne qui, à table, se trouvaient placés à côté d'eux.

Un incident dramatique devait amener ces quatre personnes à se lier plus intimement.